

Wapikoni

Vers Kitcisakik et plus loin encore

Dominique Caron

Number 326, Spring 2021

Les régions et le cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96049ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, D. (2021). Wapikoni : vers Kitcisakik et plus loin encore. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 13–13.



Wapikoni

Vers Kitcisakik et plus loin encore

DOMINIQUE CARON

L'idée d'une approche mobile était innovante, même à sa fondation dans les (pas si lointaines) années 2000. Déplacer une équipe et tout un attirail technique vers les communautés autochtones a énormément contribué à la vitalité de la cinématographie autochtone. L'organisme à but non lucratif a toutefois bien évolué depuis sa fondation par la cinéaste Manon Barbeau.

Depuis plus de quinze ans, le Wapikoni mobile a visité plus de trente-cinq communautés afin d'offrir des occasions de création vidéo là où il n'y en avait pas. La caravane Wapikoni a accumulé les kilomètres au compteur, atteignant plus de dix-sept escales par année, avant la pandémie. Ceux que Richard Desjardins avait surnommés «Le peuple invisible» ont été nombreux à se raconter par l'image et le son.

Si l'on tentait de chiffrer le nombre de personnes qui ont été impliquées, de près ou de loin, l'exercice s'avèrerait plutôt costaud. On estime à au moins 5000 personnes formées ou initiées au cinéma documentaire ou à l'enregistrement musical depuis ses débuts, auxquels s'ajoutent trois cents à cinq cents nouveaux participants par année, selon le site Web de l'organisme. C'est donc un euphémisme de dire que l'initiative touche beaucoup de gens, quand on pense au rayonnement des 1295 films (et 817 œuvres musicales) inscrits au patrimoine culturel des Premières Nations. La plupart des courts métrages réalisés avec le Wapikoni se sont taillés un chemin dans des festivals de cinéma partout dans le monde, de Cannes à Sundance. Bien au-delà des onze nations du Québec, le Wapikoni a créé des ponts avec des communautés d'Amérique du Nord et du Sud... Mais trêve de chiffres, car un organisme ne se résume pas à un tableau Excel.

SE RACONTER

Jani Bellefleur-Kaltush a été coordonnatrice locale à Nutashkuan en 2009, à la première escale dans sa communauté. Elle admet qu'elle n'avait pas vraiment

l'intention de faire de films : «J'aime bien dire que c'est un accident!» Aujourd'hui, Jani commence l'écriture de son premier long métrage, en plus de siéger au conseil d'administration des Films du 3 mars et de Doc Québec. Elle est aussi la première Autochtone à avoir obtenu son diplôme de l'INIS! Elle est responsable à la mobilisation et l'impact collectif au Wapikoni.

Depuis quelques années déjà, le flambeau de la direction générale est passé entre les mains d'Odile Joannette, Innue originaire de Pessamit. Le Wapikoni est entré, en quelque sorte, dans une nouvelle ère : celle de la souveraineté narrative. «Vouloir plus donner la place dans le processus de son film, c'est ça qui a changé. Odile, comme elle est autochtone, comprend les dynamiques! Elle veut vraiment donner plus de place aux participants, et c'est un peu ça mon travail, de les mobiliser», explique Jani.

Le cinéma n'est pas abordé de la même manière chez les peuples autochtones, et la souveraineté narrative demande à ce que ce cinéma demeure libre des représentations occidentales. La directrice générale adjointe Marie-Claude Fournier précise : «Il faut que les créateurs aient l'entière liberté de raconter ce qu'ils veulent.» Pour Jani, «la souveraineté narrative, au fond, c'est de dire "tu es maître de ton histoire". Dans la plupart des courts métrages, il y a des codes culturels que les autres communautés peuvent comprendre. Un très bel exemple, c'est *Mitshibuss (Petit aigle)* de Christopher Grégoire-Gabriel, où on observe un jeune danseur à l'œuvre. C'est un de mes courts métrages préférés, parce que je comprends ce qu'il veut dire.»

Appartenance, *empowerment* et partage sont au cœur des valeurs du Wapikoni qui souhaite se rapprocher des communautés autochtones, malgré les défis que représente la pandémie, qui n'a toutefois pas mis fin à ses activités. Au moment d'écrire ces lignes, l'organisme en était à sa cinquième cohorte de studio virtuel. Le Wapikoni est là pour rester, prêt à rouler, vers Kitcisakik et plus loin encore. ▲



«Si l'on tentait de chiffrer le nombre de personnes qui ont été impliquées, de près ou de loin, l'exercice s'avèrerait plutôt costaud. On estime à au moins 5000 personnes formées ou initiées au cinéma documentaire ou à l'enregistrement musical depuis ses débuts, auxquels s'ajoutent trois cents à cinq cents nouveaux participants par année, selon le site Web de l'organisme.»

1. Crédit photo : Éli Laliberté

2. Crédit photo : Mathieu Buzzetti

3. Crédit photo : Cynthia Smith

4. Crédit photo : Canouk Newashish